

espéraient ne devoir pas être mortelle. Nous caressions tous l'espoir que sa forte constitution triompherait des atteintes de la maladie ; mais étrange coup du sort, il s'éteignit le soir même du jour où les bulletins nous avaient annoncé qu'il était hors de danger et où l'on pensait fermement que, sous très peu de jours, il reprendrait à la Chambre le siège qu'il avait occupé si longtemps et si dignement, mais où nous ne le verrons plus jamais. Telle est l'incertitude de notre existence. Je suis persuadé que, lorsque nous nous séparâmes, la session dernière, personne n'aurait pensé que notre regretté collègue, alors si plein de vigueur et d'énergie, débordant de santé et d'activité, serait la première victime qui tomberait en ce Parlement sous les coups de l'infatigable faucheuse. C'est une nouvelle démonstration de la vérité de cet ancien aphorisme, que nous ne sommes jamais sûrs du lendemain et que l'avenir est toujours plein de l'imprévu. Quand M. Clarke vint siéger ici en 1896, il s'était déjà fait dans une autre sphère une très grande réputation d'habileté. Il s'était longtemps mêlé des affaires municipales dans sa propre ville de Toronto. Il avait été à plusieurs reprises élu maire de cette ville, et il s'était fait également une belle renommée dans la chambre législative de sa province. Nous qui nous tenions au courant des affaires politiques de l'Ontario, nous ne fûmes pas surpris de le voir prendre ici une place éminente dès son arrivée. Ceux qui ont eu le plaisir de faire partie en même temps que lui des deux dernières Chambres reconnaîtront avec moi qu'il était un des "debaters" les plus habiles que nous ayons eus dans nos assemblées législatives au Canada. Ses discours étaient toujours d'une grande précision, couchés en termes énergiques mais jamais blessants. Il n'est pas constaté qu'une parole offensante soit jamais sortie de ses lèvres. Il avait le don de présenter ses arguments avec le plus de force possible, sans jamais se livrer à des attaques personnelles. Je me rappelle le discours qu'il prononça sur un sujet un peu chatouilleux, si je puis me servir de cette expression, à l'occasion des vœux qui furent proposés, il y a quelques années, en faveur du Home Rule pour l'Irlande. Le discours qu'il fit dans cette circonstance est, dans mon opinion, un modèle à tous égards. Je ne partageais pas ses vues, mais je reconnais qu'il n'aurait pas été possible de plaider cette cause en un langage plus énergique et plus viril. Il n'est guère besoin de dire que sa perte n'en est pas une seulement pour l'opposition, mais pour les deux partis. En faisant cette déclaration, je me fais l'interprète, j'en suis sûr, des sentiments des membres de mon parti comme de ceux des membres de la gauche. Nous pouvons donc avec tristesse, mais avec la plus complète unanimité, transmettre à la famille de notre regretté collègue l'expression du regret non seulement des membres de son parti, mais des membres du parti qui l'a combattu dans

Sir WILFRID LAURIER.

l'arène politique et, en cette occasion, lui rendre ce dernier tribut de notre sincère admiration pour ses nombreuses et grandes qualités et de notre profonde affliction à l'occasion de son décès.

M. R. L. BORDEN (Carleton Ont.) : Monsieur l'Orateur, au nom des membres de la gauche, je désire remercier mon honorable ami le premier ministre des paroles très touchantes et très éloquentes qu'il a prononcées sur le compte de notre regretté collègue, M. E. F. Clarke. Mon très honorable ami n'a pas dit un mot de trop à son éloge. La mort de M. Clarke est une perte non seulement pour son parti à la Chambre des communes, mais, comme le très honorable premier ministre l'a bien déclaré, c'en est une pour toute la députation, c'en est une pour sa ville natale, c'en est une pour sa province et par-dessus tout, c'en est une pour le Canada. M. Clarke était un homme de convictions sincères et ardentes ; mais en même temps à idées larges et à sentiments très généreux. Il était doué à un degré peu ordinaire de la faculté de s'exprimer en un langage clair et vigoureux ; et pourtant, en dépit de l'ardeur et de la sincérité de ses convictions, il ne sortit jamais de sa bouche, comme l'a dit mon très honorable ami, une seule parole qui ait porté l'amertume au cœur de son adversaire politique. Ceux qui ont été ses collègues à la Chambre depuis 1896 jusqu'au moment de son décès, et particulièrement les membres de la gauche, pleurent sa perte comme celle d'un frère bien-aimé. Il s'est éteint dans la plénitude de sa vigueur et dans la jouissance d'une popularité telle qu'il a été donné à peu d'hommes, en aucun pays, de conquérir chez leurs compatriotes. Bien plus, il a laissé derrière lui un héritage de fortes convictions, de sage modération et, par-dessus tout, de foi ardente dans la grandeur future de son pays qu'il aimait tant.

M. E. B. OSLER (Toronto-ouest) : Me permettez-vous, Monsieur l'Orateur, d'ajouter quelques mots, en cette circonstance, aux paroles que viennent de prononcer nos chefs des deux côtés de la Chambre, en témoignage de l'affliction que nous ressentons tous, à l'occasion de la perte que nous venons d'éprouver. Il n'est peut-être aucun homme au Canada dont la mort causerait un deuil aussi général et aussi profond. De toutes les personnes que j'ai l'avantage de connaître, il n'en est pas qui eussent au même degré que lui le don de susciter au sein de toutes les classes un sentiment cordial de respect, d'admiration et de sympathie. Il était homme de caractère, et pourtant, chose bien peu ordinaire en ce monde, il n'avait pas un ennemi. En règle générale, un homme de forte individualité se fait des ennemis ; mais M. Clarke n'en avait pas. A tous, même à ceux qui ne partageaient pas ses opinions, il donnait l'impression d'un homme absolument droit. En lui, la classe ouvrière trouva un ami, comme peut-être il ne s'en est pas mon-